

# Mise en scène littéraire de la vivisection chez Flaubert

Juliette Azoulai

► **To cite this version:**

Juliette Azoulai. Mise en scène littéraire de la vivisection chez Flaubert. Gisèle Séginger. Animalhumanité. Expérimentation et fiction : l'animalité au cœur du vivant, Laboratoire Littératures, Savoirs et Arts (LISAA), pp.193-203, 2018, Savoirs en textes, 978-2-9566480-1-7. halshs-01973351

**HAL Id: halshs-01973351**

**<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01973351>**

Submitted on 8 Jan 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Mise en scène littéraire de la vivisection chez Flaubert

JULIETTE AZOULAI

Université Paris-Est Marne-la-Vallée, laboratoire LISAA

Dans son chapitre sur la vivisection de l'*Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, parue en 1865, Claude Bernard écrit : « Le physiologiste n'est pas un homme du monde, c'est un savant, c'est un homme qui est saisi et absorbé par une idée scientifique qu'il poursuit : il n'entend plus les cris des animaux, il ne voit plus le sang qui coule, il ne voit que son idée et n'aperçoit que des organismes qui lui cachent des problèmes qu'il veut découvrir. »<sup>1</sup> Le scientifique vivisecteur se définit donc comme celui qui sous l'emprise toute puissante d'une idée fixe voit sa sensibilité anesthésiée et par là accède à une sphère transcendante, extra-mondaine (ce « n'est pas un homme du monde »), où l'action immonde qu'il commet est rédimée par l'idéal sacré de connaissance au nom de laquelle il la commet – l'expérimentateur se métamorphosant alors en sacrificateur : Élisabeth de Fontenay, dans *Le Silence des bêtes*, consacre d'ailleurs un chapitre à Claude Bernard intitulé significativement « la science sacrificielle »<sup>2</sup>. Ce rejet, au nom de l'idée, de toute sensibilité à la souffrance animale est précisément ce que dénoncent les opposants à la vivisection depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle ; ils y décèlent une forme de folie, comme en témoigne le lexique psychiatrique qu'ils utilisent lorsqu'ils évoquent la « manie expérimentale »<sup>3</sup> des physiologistes, pour reprendre l'expression de Charles Bell à propos de Magendie.

La compassion suppose la reconnaissance d'un semblable dans la victime animale : or, le vivisecteur est non seulement celui qui, en tant que sacrificateur, se place imaginativement en dehors de l'humanité, mais aussi celui qui évince l'animal hors de la sphère humaine.

L'animal peut être sacrifié, précisément dans la mesure où il est perçu comme un pur moyen au service de la fin qu'est le bien-être de l'humanité, c'est-à-dire à condition qu'une scission symbolique forte soit établie

1 Claude Bernard, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* [1865], Paris, Flammarion, coll. « Champs classiques », 2008, p. 189.

2 Élisabeth de Fontenay, *Le Silence des bêtes. La Philosophie à l'épreuve de l'animalité*, Paris, Fayard, 1998, p. 547-560.

3 Cité par Jean-Yves Bory, *La Douleur des bêtes. Polémiques sur la vivisection au XIX<sup>e</sup> siècle en France*, Presses universitaires de Rennes, coll. « Histoires », 2013, p. 31.

entre l'humain et l'animal, à condition que l'animal soit exclu du domaine d'application de l'impératif catégorique<sup>4</sup> qui définit la morale humaine. L'expérimentateur est cependant parfois contraint d'éprouver de manière sensible sa communauté avec l'animal : ainsi Claude Bernard explique qu'il est difficile d'opérer sur des singes, car « ils vous prennent les mains, [...] gémissent ; leur visage se contracte de mille manières en exprimant la douleur ; en un mot ils ressemblent trop à l'homme »<sup>5</sup>.

C'est d'ailleurs là tout le paradoxe de la vivisection : l'expérimentateur postule qu'il est possible d'étendre à l'humain les conclusions expérimentales obtenues à partir de l'animal, donc reconnaît par là théoriquement une similitude physiologique entre l'homme et l'animal, mais pour exécuter son expérience de sang-froid il doit récuser dans sa pratique toute idée de ressemblance. Le célèbre tableau d'Émile-Edouard Mouchy qui représente une vivisection de chien nous invite à réfléchir sur ce paradoxe en montrant côte à côte sur une étagère, au-dessus de la scène de vivisection, un squelette de chien et un squelette humain<sup>6</sup> : la communauté charnelle entre l'homme et l'animal est ainsi exhibée comme à la fois la clé de voûte de la pratique vivisectionniste et comme sa pierre d'achoppement.

La littérature s'empare des questionnements moraux posés par la vivisection, notamment dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, qui correspond, selon les analyses de Jean-Yves Bory, au moment où la vivisection devient une « méthode majeure dans les sciences de la vie [...] élevée au niveau d'une discipline »<sup>7</sup>. Les textes littéraires mettant en scène la vivisection réintroduisent en particulier la question de la sensibilité et de la pitié, évacuée par Claude Bernard, et fragilisent la distinction entre l'humain et l'animal, le sujet et l'objet de l'expérimentation. Un exemple très frappant de cette tendance nous est offert par Maurice Barrès dans son roman anarchiste *L'Ennemi des lois* de 1892, où les protagonistes, retrouvant leur fidèle chien bâillonné et ficelé sur une table de vivisection du Museum d'histoire naturelle, s'écrient indignés « Ah ! Le pauvre garçon ! »<sup>8</sup> ou encore « Pour l'amour de l'animalité »<sup>9</sup>.

4 « Agis de façon telle que tu traites l'humanité, aussi bien dans ta personne que dans toute autre, toujours en même temps comme fin, et jamais simplement comme moyen » (Emmanuel Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs* [1785])

5 Claude Bernard, *Leçons de pathologie expérimentale*, Paris, Baillière, 1872, p. 551-552.

6 Fig. 1 Émile-Edouard Mouchy, *Une démonstration physiologique avec la vivisection d'un chien*, 1832, Londres, Wellcome Library, domaine public, via Wikicommons.

7 Jean-Yves Bory, *op. cit.*, p. 36.

8 Maurice Barrès, *L'Ennemi des lois*, Paris, Georges Crès et cie, 1892, p. 193.

9 *Ibid.*, p. 196.



Fig. 1 Émile-Édouard Mouchy, *Une démonstration physiologique avec la vivisection d'un chien*, 1832, Londres, Wellcome Library, domaine public, via Wikicommons

Nous nous intéresserons à un texte tiré du chapitre sur la médecine de *Bouvard et Pécuchet* (rédigé vers la fin des années 1870). Il s'agit d'un texte de tonalité comique<sup>10</sup>, la vivisection d'un chien étant heureusement interrompue par la fuite de l'animal – ce qui n'exclut pas à l'occasion une pointe d'émotion ; mais on est loin du pathos et de l'horreur de certains textes de fiction anti-vivisectionnistes, où le supplice de l'animal est longuement détaillé jusqu'à sa mort, parfois même, comme dans la nouvelle d'Haraucourt « Les sabots de Noël »<sup>11</sup>, par l'animal lui-même qui prend la parole pour raconter sa lente torture entre les mains d'expérimentateurs sadiques. Il s'agit donc de voir comment cette mise en scène comique de la vivisection expose les apories philosophiques de cette pratique, quand ce n'est pas le grotesque de la science expérimentale elle-même.

10 Sur ce point, nous renvoyons à l'article de Niklas Bender, « Des expériences comiques : l'esprit scientifique et la médecine dans *Bouvard et Pécuchet* », *Flaubert : revue critique et génétique* [en ligne], n°13, *Flaubert, les sciences de la nature et de la vie*, sous la direction de Gisèle Séginger, 2015, URL : <http://journals.openedition.org/flaubert/2430>.

11 Edmond Haraucourt, « Les sabots de Noël », *La Peur*, Paris, Fasquelle, 1907.

Au chapitre III de *Bouvard et Pécuchet*, les deux expérimentateurs, bien peu expérimentés, ont déjà tenté diverses expériences sur eux-mêmes, lorsqu'ils décident d'utiliser un chien errant qui vient de faire irruption chez eux<sup>12</sup>. L'intrigue se passe dans les années 1840, soit à une période où les laboratoires de physiologie commencent tout juste à être institués, mais où les expériences sur les animaux sont encore peu régulées<sup>13</sup>. Claude Bernard précise ainsi qu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle même les physiologistes chevronnés étaient contraints d'expérimenter « dans [leur] chambre, sur un animal conquis par surprise, sans aide et presque sans instruments »<sup>14</sup>. Cette relative anarchie de la pratique était décuplée par l'amateurisme d'expérimentateurs en herbe qui assistaient en auditeurs aux cours privés de physiologie expérimentale et essayaient de reproduire les expériences chez eux. Claude Bernard vitupérait ainsi contre ceux qui « se croient, sans études préalables, aptes à faire de la physiologie »<sup>15</sup>. C'est bien le cas des deux bonshommes de Flaubert, autodidactes téméraires, qui s'initient à la physiologie expérimentale sur un chien errant, d'abord, puis sur des pigeons, des chatons et une oie. Flaubert, qui a lu les *Leçons de pathologie expérimentale* de Claude Bernard, publiées en 1872, fait de ses deux bonshommes, de manière discrètement anachronique, des disciples, dans les années 1840, de la médecine bernardienne<sup>16</sup> : selon les conseils de Claude Bernard, ils expérimentent ainsi sur des animaux domestiques, « parce qu'on les a pour ainsi dire sous la main. Il ne faut pas en effet se créer d'embarras inutiles ; et l'on ne gagnerait rien à faire venir un lion pour ses expériences ; il ne vaudrait pas mieux qu'un chien, et il serait de plus beaucoup moins commode à manier. »<sup>17</sup> Il est comique d'imaginer Bouvard et Pécuchet s'attelant à expérimenter sur un lion, mais ce scénario aurait été non seulement en rupture avec l'orthodoxie bernardienne mais également moins vraisemblable...

Dans ses manuscrits Flaubert avait également songé à une vivisection de grenouille, animal considéré selon la célèbre formule de Constant Duméril, reprise par Claude Bernard, comme le « Job de la physiologie »<sup>18</sup>. La manière dont Flaubert avait prévu d'intégrer cette expérience est d'ailleurs très révélatrice de l'esprit général de l'épisode, et de la façon dont Flaubert y exhibe, avec une ironie grinçante, l'inhumanité de l'expérimentation biologique.

12 Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, édition Stéphanie Dord-Crouslé, Paris, GF Flammarion, 2008, p. 116-117.

13 Voir Jean-Yves Bory, *op. cit.*, p. 35.

14 Claude Bernard, *Leçons de physiologie opératoire*, Paris, Baillière, 1879, p. 63.

15 Claude Bernard, *Leçons de physiologie expérimentale*, Paris, Baillière, 1855, t. I, p. 26.

16 Sur le rapport de Flaubert à la pensée de Claude Bernard, nous renvoyons à l'étude pionnière et exhaustive de Norioki Sugaya, *Flaubert épistémologue. Autour du dossier médical de Bouvard et Pécuchet*, Amsterdam/New York, Rodopi, « Faux titre », 2010.

17 Claude Bernard, *Leçons de pathologie expérimentale*, éd. cit., p. 552.

18 Claude Bernard, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, éd. cit., p. 208.

En effet dans les *Leçons de pathologie expérimentale*, Flaubert a pu lire sous la plume de Claude Bernard une justification de l'expérimentation sur les grenouilles ; Bernard explique ainsi que chez les animaux à sang froid les phénomènes vitaux sont plus lents et persistent un certain temps après l'ouverture du corps, ce qui les rend plus facilement observables. En guise d'exemple, Claude Bernard affirme : « un cœur de grenouille continue de battre quoique l'on ait ouvert le thorax. »<sup>19</sup> Dans ses brouillons Flaubert reprenait le constat physiologique de Claude Bernard, mais le transformait en expérience purement gratuite : « Ils ouvrirent une grenouille vivante – & constatèrent les battements du cœur – ce qui ne leur apprit rien du tout, mais leur causa un plaisir infini. »<sup>20</sup> Cette expérience sur la grenouille représentait la manière la plus classique pratiquer la vivisection, c'est-à-dire comme l'indique l'étymologie, une dissection sur le vif.

Mais Bouvard et Pécuchet s'adonneront à toutes sortes d'expérimentations sur le vivant, également appelées vivisections, dans un sens plus large. Comme le précise Jean-Yves Bory dans sa typologie des vivisections du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>21</sup>, certaines visent à agir sur le milieu intérieur, par la section ou par des injections (de gaz, de liquides ou de solides, dans le sang ou les tissus), d'autres consistent à agir sur le milieu extérieur en modifiant les conditions de vie de l'animal. Le texte final de Flaubert, ainsi que ses brouillons, évoquent sous forme d'expérimentations réelles ou fantasmées presque toutes ces variétés : Bouvard et Pécuchet envisagent dans un premier temps, pour faire servir le chien à leurs expériences, de lui « injecter du phosphore, puis [de] l'enfermer dans une cave pour voir s'il rendrait du feu par les naseaux »<sup>22</sup> (d'après une expérience de Magendie<sup>23</sup>). Puis « ils songèrent à l'enfermer sous la machine pneumatique, à lui faire respirer des gaz, à lui donner pour breuvage des poisons. »<sup>24</sup> Dans les brouillons, ils projettent de « le laisser périr d'inanition pour voir si les globules du sang seraient diminués » ou encore de « lui couper les nerfs glossopharyngiens pour voir s'il avalerait de la coloquinte »<sup>25</sup>. Une « idée terrible »<sup>26</sup> d'expérience en particulier les requiert dans les brouillons, celle de Brown-Séquart, ainsi résumée par Flaubert : « On coupe la tête de l'animal, – on y injecte par les artères, du sang oxygéné

19 *Leçons de pathologie expérimentale*, éd. cit., p. 553.

20 Manuscrits de *Bouvard et Pécuchet*, Ms g 225, vol. 3, f°278, édition électronique, Centre Flaubert, université de Rouen, sous la direction d'Yvan Leclerc.

21 Jean-Yves Bory, *op. cit.*, p. 47-50.

22 *Bouvard et Pécuchet*, éd. cit., p. 116-117.

23 Elle est citée par Flaubert : « phosphore injecté dans les veines du chien. (Magendie) », Manuscrits de *Bouvard et Pécuchet*, Ms g 225, vol. 3, f°213, édition électronique citée.

24 *Bouvard et Pécuchet*, éd. cit., p. 117.

25 Manuscrits de *Bouvard et Pécuchet*, édition électronique citée, Ms g 225, vol. 3, f°278.

26 *Ibid.*, vol. 3, f°270.

& défibriné. – la tête se ranime, et à son nom, le chien tourne les yeux. »<sup>27</sup> Les idées grotesques des physiologistes amateurs servent de révélateurs ici à une forme de grand-guignol de la science expérimentale elle-même.

Mais dans tous ces cas, des problèmes techniques et éthiques arrêtent les deux personnages. Ils n'ont pas de seringues, on ne leur vendrait pas de phosphore, et puis « comment reconnaître la diminution des globules ? », « où trouver ces diables de nerfs ? »<sup>28</sup>, sans compter que « tout cela peut-être ne serait pas drôle ? »<sup>29</sup>, litote destinée à suggérer l'horreur de ces pratiques. La question du sacrifice de l'animal est en effet un des points cruciaux qui les orientera dans leur choix d'expérience, même si Flaubert instaurait dans ses manuscrits une différence de sensibilité entre les deux personnages – différence dont il ne restera qu'une trace discrète dans le texte final<sup>30</sup>. Dans les brouillons, Pécuchet devait se montrer « féroce »<sup>31</sup>, prêt à faire mourir le chien sans état d'âme (« tant pis pour le sujet, la science avant tout »<sup>32</sup>), ruminant les expériences les plus atroces, celle de Brown-Séquart par exemple, et même souhaitant « dans son ardeur [...] qu'on se livrât sur les hommes à des vivisections comme au temps des Ptolémées et du grand-duc de Toscane. »<sup>33</sup> Ici Flaubert reprenait un élément de l'argumentaire de Claude Bernard<sup>34</sup>, qui invoquait de grands exemples historiques pour justifier la pratique de la vivisection ; l'Antiquité et la Renaissance servant à la fois de caution et de contrepoint pour montrer l'éducation des pratiques vivisectionnistes au XIX<sup>e</sup> siècle, qui ne se s'exercent plus que sur des animaux. Mais l'allusion aux Ptolémées et au grand duc de Toscane qui instituèrent des vivisections sur des criminels était un argument rhétorique chez Claude Bernard : elle se transforme en fantasme sadique dans l'esprit de Pécuchet, qui apparaît, dans son mélange de férocité et de bêtise, comme une sorte de précurseur du père Ubu d'Alfred Jarry. Il faut noter cependant que, de fait, l'expérience de Brown-Séquart sera étendue à l'humain en 1880, lorsque le Docteur Laborde entreprendra, en vain, de revivifier la tête d'un guillotiné par des injections de sang frais<sup>35</sup>.

27 *Ibid.*, vol. 3, f° 276.

28 *Ibid.*, vol. 3, f° 278.

29 *Bouvard et Pécuchet*, éd. cit., p. 117.

30 Sur l'évolution de ce passage depuis les avant-textes jusqu'au texte définitif, voir Norioki Sugaya, « La densité des mots dans Bouvard et Pécuchet », *Flaubert : revue critique et génétique* [en ligne], n°7, 2012.

31 Manuscrits de *Bouvard et Pécuchet*, éd. cit. Ms g 225, vol. 3, f°270.

32 *Ibid.*, vol. 3, f°277.

33 *Ibid.*

34 Claude Bernard, « De la vivisection », *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, éd. cit., p. 184.

35 Voir Anne Carol, « La question de la douleur et les expériences médicales sur les suppliciés au XIX<sup>e</sup> siècle », *L'Exécution capitale : une mort donnée en spectacle : XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Régis Bertrand et Anne Carol (dir.), Aix en Provence, Publications de l'université de Provence, 2003, p. 71-81.

Dans le duo des deux cloportes, Pécuchet est celui qui tout au long du roman se situe du côté de l'intellectualisme et de l'idéalisme (« La science avant tout ») au détriment de la chair et du sensible. Il était donc logique d'en faire un fanatique de la science expérimentale bernardienne. Au contraire, Bouvard, plus sensuel et moins catégorique, est lui davantage enclin à l'attendrissement : dans les brouillons il avait « les larmes aux yeux »<sup>36</sup> à l'idée de sacrifier le chien.

Quoi qu'il en soit, les deux compères opteront dans le texte final pour une expérience à la fois plus commode et moins sanguinaire, même si elle reste sanglante : « l'aimantation de l'acier par le contact de la moelle épinière »<sup>37</sup>. Le choix de cette expérience est particulièrement malicieux de la part de Flaubert car l'écrivain avait lui-même repéré dans un livre de Julien-Joseph Virey<sup>38</sup> une contradiction à quelques pages d'écart à propos de cette expérience – le livre de Virey expliquant tantôt que les aiguilles d'acier plantées dans la moelle d'un animal étaient devenues magnétiques, tantôt que ce phénomène n'avait jamais pu être mis en évidence. L'expérience sera un échec pour Bouvard et Pécuchet, qui ne réussiront pas à aimanter les aiguilles plantées dans l'échine du chien.

L'ironie de Flaubert à l'égard des pratiques vivisectionnistes est donc triple : le fait que les deux bonshommes ne parviennent pas à vérifier les résultats d'une expérience effectuée par un savant contribue à saper l'autorité de la science et en appelle à une forme scepticisme à l'égard de l'expérimentation animale (premier niveau d'ironie) ; mais les expérimentateurs eux-mêmes se montrent totalement incompetents et bien peu méthodiques dans la réalisation du protocole expérimental :

Bouvard, refoulant son émotion, tendait sur une assiette des aiguilles à Pécuchet, qui les plantait contre les vertèbres. Elles se cassaient, glissaient, tombaient par terre ; il en prenait d'autres, et les enfonçait vivement, au hasard.<sup>39</sup>

Le « défaut de méthode » qui caractérise les deux personnages dans l'ensemble du roman – rappelons que Flaubert avait envisagé de sous-titrer *Bouvard et Pécuchet* « du défaut de méthode dans les sciences »<sup>40</sup> – semble rejoindre ici

36 Manuscrits de *Bouvard et Pécuchet*, éd. cit., Ms g 225, vol. 3, f° 278.

37 *Bouvard et Pécuchet*, éd. cit., p. 117.

38 *De la Physiologie dans ses rapports avec la Philosophie*, Paris, Baillière, 1844. Voir les notes de lecture de Flaubert à ce sujet dans *Les dossiers de Bouvard et Pécuchet*, édition en ligne sous la direction de Stéphanie Dord-Crouslé, CNRS Lyon, g 226 vol. 7, f° 104, URL : [http://www.dossiers-flaubert.fr/cote-g226\\_7\\_f\\_104\\_r\\_\\_\\_\\_-tre](http://www.dossiers-flaubert.fr/cote-g226_7_f_104_r____-tre).

39 *Bouvard et Pécuchet*, éd. cit., p. 117.

40 Gustave Flaubert, *Correspondance*, édition établie et annotée par Jean Bruneau et, pour le tome V, par J. Bruneau et Y. Leclerc, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1973-2007, 5 vol., t. V, p. 767.



celui que stigmatise Claude Bernard dans ses *Leçons de physiologie expérimentale* : « par manque de méthode ou d'études préparatoires, nous voyons des expérimentateurs improvisés arriver à des résultats en apparence contradictoires »<sup>41</sup>. Ainsi le caractère fluctuant des résultats expérimentaux ne prouve pas tant l'incertitude de la science que l'impéritie des expérimentateurs autoproclamés (deuxième niveau d'ironie). Telle serait l'analyse de Claude Bernard sur le cas de Bouvard et Pécuchet. Cependant dans ce cas précis, Flaubert a choisi à dessein une expérience sur laquelle les spécialistes eux-mêmes semblent être parvenus à des conclusions contradictoires. La maladresse des expérimentateurs n'obscurcit donc qu'à moitié les conclusions d'une expérience qui manque singulièrement de clarté (troisième niveau d'ironie).

D'autant que l'incompétence des deux apprentis-physiologistes a pour heureuse issue de permettre la fuite du chien qui avait sans doute été mal attaché : rappelons que le génie expérimental de Claude Bernard s'est signalé jusque dans l'invention d'une table modulable destinée à immobiliser fermement des animaux de toutes tailles... Le chien de Bouvard et Pécuchet a simplement été ficelé et les brouillons prévoyaient de peindre le trouble comique des personnages face au chien qui se débat : « Tout en serrant les genoux pour le maintenir, Bouvard détournait les yeux d'horreur ; Pécuchet lui répétait par intervalles : – ne lâche pas ! – ne lâche pas ! »<sup>42</sup> L'ironie de Flaubert consiste à s'attarder sur l'intervalle qui sépare l'hypothèse théorique de sa vérification expérimentale : entre les deux, se situe la mise en pratique de l'expérimentation elle-même, question abordée brièvement par Claude Bernard dans ses *Leçons de pathologie expérimentale*. En relisant, après Flaubert, ce texte scientifique, on mesure alors comment certaines phrases de Claude Bernard ont pu déclencher la rêverie bouffonne de l'écrivain : « Les animaux une fois choisis, il faut s'en rendre maître pendant la durée de l'expérience [...] »<sup>43</sup> L'objet du savoir expérimental – celui dont il faut se rendre maître – étant vivant, est un objet remuant et par conséquent insaisissable. C'est tout le drame de Bouvard et Pécuchet face aux savoirs : le réel se laisse difficilement attraper et fixer par la connaissance. De même que la forme des nuages change avant qu'ils n'aient réussi à les identifier comme des cirrus ou des nimbus, de même le chien parviendra à s'enfuir avant qu'ils ne soient parvenus à déterminer si les aiguilles ont bien été enfoncées dans la moelle épinière et pas ailleurs.

Mais si le chien finit par rompre ses attaches, il est loin d'être indemne : « Germaine poussa des cris en le voyant tout ensanglanté, avec des ficelles

41 Claude Bernard, *Leçons de physiologie opératoire*, éd. cit., p. 7.

42 Manuscrits de *Bouvard et Pécuchet*, éd. cit., vol. 3, f°278.

43 Claude Bernard, *Leçons de pathologie expérimentale*, éd. cit., p. 556.

autour des pattes »<sup>44</sup>. Flaubert n'occulte pas la violence de cette expérience, qui entrera d'ailleurs en résonance, au sein du roman, avec la scène où Victor, l'orphelin recueilli et élevé par Bouvard et Pécuchet, s'amuse à ébouillanter un chat ; dans les deux cas, Flaubert décrit crûment les séquelles de l'opération à travers un portrait de l'animal torturé<sup>45</sup>, vu par le regard horrifié d'un tiers (la servante dans le cas du chien, Bouvard et Pécuchet eux-mêmes dans le cas du chat). Tout se passe en effet comme si l'expérimentateur ou l'enfant sadique étaient, eux, pour reprendre l'idée de Claude Bernard, sourds et aveugles aux cris et au sang.

La suite du chapitre III confirme sur un mode burlesque cette insensibilité des protagonistes, animés par le démon de la recherche expérimentale, lorsqu'ils s'essaient sur de plus petits animaux, qui eux ne pourront échapper à leur emprise :

Les autres expériences échouèrent. Contrairement aux auteurs, les pigeons qu'ils saignèrent l'estomac plein ou vide moururent dans le même espace de temps. Des petits chats enfoncés sous l'eau périrent au bout de cinq minutes – et une oie qu'ils avaient bourrée de garance, offrit des périostes d'une entière blancheur.<sup>46</sup>

Le comique de ce passage relève de plusieurs procédés. L'énumération rapide d'animaux variés, au pluriel parfois (les pigeons, les petits chats, une oie), montre l'ampleur du massacre perpétré par les deux héros, de même que la violence des termes employés pour décrire les expériences effectuées (saigner, enfoncer sous l'eau, bourrer), mais le rythme extrêmement rapide de l'énumération indique une forme d'inconscience, d'irresponsabilité, voire d'automatisme, chez Bouvard et Pécuchet, gagnés par la « manie expérimentale » au point d'être devenus des machines à tuer en série (dans les brouillons, Flaubert était allé encore plus loin, jusqu'à leur faire « décapite[r] des petits chats »<sup>47</sup>). On pense ainsi à la phrase que Claude Bernard prête à son maître Magendie : « Quand j'expérimente, je n'ai que des yeux et des oreilles ; je n'ai pas de cerveau. »<sup>48</sup> Là où Magendie signifiait que l'expérimentation supposait de se mettre à l'écoute de la Nature, sans plaquer des idées préconçues sur elle, Flaubert prend en quelque sorte la devise au pied de la lettre et fait de ses expérimentateurs de purs écervelés.

44 *Bouvard et Pécuchet*, éd. cit., p. 117.

45 « On reconnut le chat, tout efflanqué, sans poil, la queue pareille à un cordon. Des yeux énormes lui sortaient de la tête. Ils étaient couleur de lait, comme vidés et pourtant regardaient. » (*Ibid.*, p. 375)

46 *Ibid.*, p. 117.

47 Manuscrits de *Bouvard et Pécuchet*, éd. cit., vol. 3, f°249v°.

48 Claude Bernard, *Leçons de pathologie expérimentale*, éd. cit., p. 482.

Certes Bouvard et Pécuchet sont infidèles à la méthode bernardienne et à son principe positiviste : « chez les êtres vivants, écrit Claude Bernard, il faut chercher [...] la cause des phénomènes, non en remontant à la cause créatrice et première de la vie, mais simplement en étudiant les propriétés de la matière vivante »<sup>49</sup> ; or les questions que Bouvard et Pécuchet posent à la Nature et auxquelles leurs expérimentations sont censées répondre ont un caractère métaphysique : par exemple « Qu'est-ce que la vie ? »<sup>50</sup> Incapables de borner leur investigation à la sphère des phénomènes, ils s'interrogent systématiquement sur le *pourquoi*, là où il conviendrait, en bonne méthode scientifique, de se contenter d'éclairer le *comment*.

Mais il semble réducteur de considérer que Flaubert ridiculiserait ici seulement l'amateurisme de leur pratique, sans porter atteinte aux principes mêmes de la physiologie expérimentale. L'écrivain met ainsi en valeur le caractère insensé des expériences entreprises, en exposant de manière très neutre leurs résultats. En effet sont présentés comme des échecs des résultats expérimentaux qui apparaissent pourtant comme des évidences formulées à travers des quasi-truismes : les pigeons égorgés meurent aussi vite, à jeun ou pas ; des petits chats noyés meurent au bout de quelques minutes ; les os d'une oie restent blancs même lorsqu'on l'a gavée au préalable d'aliments pigmentés. Ces constats banals, qui ont pourtant nécessité le sacrifice de multiples animaux, révèlent donc la folie des hypothèses expérimentales elles-mêmes, inspirées par des auteurs scientifiques renommés. Les brouillons nous apprennent ainsi, par exemple, que l'expérience des petits chats est suggérée par la lecture de Buffon<sup>51</sup>, qui prétend avoir décelé chez les mammifères nouveau-nés une résistance particulière à l'asphyxie par submersion.

Flaubert a médité bien des fois dans son œuvre sur les rapports que la bêtise entretient avec la cruauté ; ici encore l'épisode vivisectionniste de Bouvard et Pécuchet, « héros indiscutables de la sottise vécue et agie »<sup>52</sup>, met en exergue cette relation, qui invite à interroger le sens profond de la bêtise chez l'écrivain. Comme l'explique Clément Rosset, l'inintelligence doit être différenciée de la sottise, dans la mesure où l'inintelligence est passivité, là où la sottise est « pure activité », « interventionnisme »<sup>53</sup> : pour le philosophe,

49 *Ibid.*, p. 489.

50 Manuscrits de *Bouvard et Pécuchet*, éd. cit., vol. 3, f°279. Sur la tendance de Bouvard et Pécuchet à aborder les sciences sous un angle métaphysique et non authentiquement positiviste, voir l'article de Gisèle Séginger, « Bouvard et Pécuchet : croyances et savoirs », *Arts et Savoirs*, n°1, 2012, <http://journals.openedition.org/aes/549>.

51 « expériences sur des petits chats – dans l'eau – meurent asphyxiés contrairement aux assertions de Buffon. » (Manuscrits de *Bouvard et Pécuchet*, éd. cit., vol. 3, f° 287.) Voir Buffon, *De l'homme*, présentation et notes de Michèle Duchet, Maspero, 1971, p. 50-51.

52 Clément Rosset, « Note brève sur la sottise », *Le Réel. Traité de l'idiotie*, Paris, Les Éditions de Minuit, « Critique », 1977, p. 143-146, p. 144.

53 *Ibid.*, p. 145.

Bouvard et Pécuchet sont emblématiques de l'agitation perpétuelle propre à la sottise, qui n'a au fond plus rien à voir avec la question de l'intelligence. Cette propension à l'action qui caractérise en propre la sottise est donc ce qui la fait passer d'une problématique logique (comprendre ou ne pas comprendre) à une problématique éthique (agir de façon morale ou immorale). On peut donc supposer que l'éloge par Claude Bernard de la science expérimentale, comme *science active*, où « l'homme devient un inventeur de phénomènes, un véritable contremaître de la création », par opposition aux sciences d'observation purement « passives »<sup>54</sup>, avait toutes les chances de tomber sous le coup de la raillerie flaubertienne.

Il faut par ailleurs noter que la cruauté de Bouvard et Pécuchet dans cet épisode, si elle n'est pas tellement le fait de leur inintelligence, n'est pas non plus liée à une absence totale de sensibilité. Comme on l'a vu Bouvard au moins se présente comme un être sensible à la souffrance animale : cela ne l'empêchera pas de « refouler son émotion » pour poursuivre jusqu'à leur terme sanglant les expériences entamées. Ce qui est à la source des atrocités commises par les deux personnages semble être l'orgueil de l'esprit scientifique, qui considère qu'il peut instrumentaliser sans scrupule des existences jugées de moindre valeur ; c'est aussi l'adhésion à une idée de la connaissance comme fin suprême, idole à laquelle l'expérimentateur se devrait de sacrifier tout le reste – autre définition de la sottise par Clément Rosset : c'est « une vocation, mieux, un sacerdoce »<sup>55</sup>.

54 Claude Bernard, « De l'observateur et de l'expérimentateur : des sciences d'observation et d'expérimentation », *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, éd. cit., p. 59.

55 Clément Rosset, *op. cit.*, p. 145.

